Dissertation de Géographie littéraire

Programme ENS de Lyon

Conception ESSEC

Session 2022

1 – Le sujet

Habiter les États-Unis d'Amérique.

2 – Barème, attentes du jury

220 candidats ont composé. Les notes s'échelonnent de 2/20 à 19/20 pour une moyenne de 10,31 et un écart-type légèrement inférieur à 3.74. 35 étudiants ont obtenu une note égale ou supérieure à 16/20 et 12 une note égale ou inférieur à 05/20.

Le sujet était volontairement très large et multiscalaire, comme ce doit être le cas pour une dissertation de géographie régionale ou thématique en tronc commun. Ceci présente un double avantage : le caractère sélectif (bien appréhender la totalité du sujet proposé sans oublier des aspects majeurs ni dévier vers le hors-sujet) mais aussi la possibilité pour chacun de privilégier certaines thématiques plus travaillées ou maîtrisées (les correcteurs n'exigent pas l'exhaustivité de la part de candidats certes brillants mais au niveau bac +2, et qui composent sur une durée relativement courte de 4h, ce d'autant plus que tous ne sont pas des spécialistes géographes).

Les attentes du jury demeurent classiques pour ce type d'exercice : une approche géographique dans le cadre d'une démarche progressive, avec une spatialisation du propos, des analyses qui imbriquent les échelles, nourries de références explicitées et d'exemples concrets, localisés, développés. C'était d'autant plus le cas pour la session 2022 avec une notion transversale qui plaçait au cœur de la réflexion les acteurs et leurs pratiques, aussi bien réelles que relevant des représentations. L'« habiter » offrait l'opportunité de pratiquer une géographie concrète, vivante, pleinement incarnée et non pas générale, allusive et théorique. Les productions graphiques sont vivement souhaitées et valorisées. Elles constituent un outil efficace en géographie et allègent la rédaction, en étant souvent plus efficaces que de longs développements écrits.

La notion qui fondait le sujet, l'« habiter », n'est pas si récente ni si pointue. Une géographie ancienne et classique utilisait déjà ce terme. Il n'était pas obligatoire de citer avec un degré de précision et de maîtrise, des auteurs comme Olivier Lazzarotti, Mathis Stock ou Michel Lussault qui ont contribué à approfondir la thématique. Pour information, cette notion est depuis déjà plusieurs années au cœur des programmes du primaire et du collège. Quant à l'article consacré à ce terme dans le glossaire du site de l'ENS Lyon Géo confluences (http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/habiter), il date de la fin 2013. Il était aussi repris dans le glossaire du manuel publié chez Atlande (dir. E Libourel et M Schorung) pour le concours qui d'ailleurs comportait une sous-rubrique intitulée « Des pratiques spatiales spécifiques : un habiter américain ? ». À ce propos, le cours dispensé par les préparateurs ainsi que la lecture de l'Atlas Autrement consacré aux États-Unis (C Montès - P Nédélec) ainsi que l'ouvrage collectif cité précédemment permettaient à tous les candidats de disposer des connaissances nécessaires pour mener une réflexion géographique sur les États-Unis à partir de la notion globale, transversale et multiscalaire de l'habiter. Ces deux publications étaient riches d'exemples pertinents, variés et de productions graphiques (croquis, cartes, schémas) faciles à mobiliser dans la perspective de l'habiter.

Cette notion devrait être définie, envisagée de la manière la plus large possible en partant des pratiques des habitants, aussi bien individuellement que collectivement. Ce sont ces pratiques qui ne se limitent pas à l'habitation principale permanente, au logement mais qui incluent les mobilités triangulaires ou temporaires, la consommation, les pratiques récréatives, donc les modes de vie, sans oublier les représentations, les sensibilités, les dimensions culturelles et idéologiques qui fabriquent, façonnent les territoires des États-Unis d'Amérique. En retour, ce, ces territoires « habitent » les Américains (et toutes les populations présentes, voire au-delà) et ont une influence sur leurs manières d'habiter les États-Unis d'Amérique. Cette notion, riche de sens mais aussi d'enseignements, permettait de dresser une géographie très concrète des États-Unis d'Amérique, à la fois intime et collective, en révélant les réalités vécues, physiques et mentales, avec leurs forces, leurs faiblesses, leurs inégalités et leurs disparités. En faisant varier les échelles d'observation, l'approche pouvait être globale mais aussi nuancée et très fine spatialement. Ce prisme de l'habiter était particulièrement efficace pour mettre en évidence et expliquer cette géographie d'un État continent qui conserve son statut de première puissance mondiale, si familière et pourtant si changeante, paradoxale, contrastée, éloignée des clichés et qui exerce toujours une certaine fascination (qui n'exclut pas en parallèle le rejet) à l'échelle mondiale. Cet, ces « habiter(s) » américains présentent des forces, des réussites mais aussi des limites aussi bien aux États-Unis d'Amérique que pour l'ensemble de la planète, du Monde.

3 – <u>Remarques de correction</u>

La notion d'« habiter » au cœur du sujet n'a pas toujours été bien et/ou suffisamment définie. Ce n'est pas à cause de fondements théoriques insuffisamment maîtrisés par les candidats mais parce qu'ils ont trop restreint le sens, même courant, qu'il était possible de donner à ce terme, de manière concrète. Les introductions sont souvent laborieuses, tant sur le fond que la forme, et aboutissent à des annonces peu claires et fort maladroites du plan. Les définitions sont trop scolaires et/ou succinctes, pas assez reliées à au(x) territoire(s) concerné(s), Les États-Unis d'Amérique, ce qui contribue à « étouffer » d'emblée la réflexion. Quelques-uns ont transformé le sujet, souvent en traitant du peuplement des États-Unis de l'habitation au sens presque premier du terme ou simplement des inégalités et disparités sur le territoire américain.

Les propos sont souvent trop généraux, désincarnés alors qu'ils gagneraient à être illustrés par des exemples concrets, précis et localisés, à toutes les échelles, en particulier les plus grandes : un quartier, un lotissement pavillonnaire suburbain, un ghetto, une communauté fermée, une station touristique de montagne ou balnéaire, une aire urbaine, un lieu ou un site (comme ceux évoqués dans « Hyper-lieux » par Michel Lussault aux États-Unis : Times square, Mall of America) …

Des thématiques majeures ont été ignorées ou bien trop rapidement évoquées : les territoires ruraux et agricoles (l'approche par l'habiter urbain a été privilégiée, parfois de manière exagérée…de surcroît l'influence urbaine s'exerce jusque dans les campagnes américaines), les pratiques récréatives (loisirs ou tourisme, aussi bien des Américains que des touristes étrangers qui « habitent » temporairement les États-Unis en ayant été influencés au préalable et en repartant chez eux imprégnés par cet « habiter » américain, l'importance de la dimension culturelle (au sens le plus large) n'a pas toujours été prise en compte dans toutes ses dimensions. De même, les Parcs Nationaux, les manières d'habiter « la nature » ou d'habiter malgré les risques n'ont pas été assez évoqués. Les conséquences environnementales de l'habiter américain, mais aussi sociales et économiques n'ont pas été suffisamment approfondies.

Les notions « clés » doivent toujours être explicitées et idéalement être illustrées par des cas concrets. Il ne suffit pas de se contenter de lancer quelques termes anglo-saxons, considérés comme connus et certes pertinents : suburb, urban sprawl, gated commuty, edge city, CBD, belt (de tout type), gentryfication, shrinking city, white ou black flight…Il en va de même pour les modèles théoriques de la ville, de la banlieue, du lotissement ou de la maison américaines. Quant aux références aux séries TV, aux films, aux œuvres littéraires ou musicales, elles doivent être approfondies et mieux rattachées au sujet.

L'approche régionale a été trop négligée alors qu'elle aurait permis de faire ressortir les différences d'habiter au sein d'un pays continent comme les États-Unis avec des réalités contrastées entre Hawaï et l'Alaska, entre la côte Est et la Côté Ouest, ou entre les campagnes et les aires urbaines.

Certains candidats ont dressé un portrait apocalyptique des États-Unis, voire une violente condamnation du modèle de développement américain. Il ne s'agissait pas, à l'inverse, de faire l'apologie de l'habiter américain. La géographie est certes une science sociale et humaine, mais c'est avant tout une science fondée sur un raisonnement détaché, neutre, nuancé, nourri de données réelles qui fait ressortir aussi bien les points forts que les faiblesses, sans qu'il soit nécessaire de prendre parti à titre personnel et plus encore de manière politique en condamnant un type de développement.

Enfin, de nombreuses copies présentent des défauts qui avaient eu tendance à s'atténuer : des fautes d'orthographe inexcusables à ce niveau (accords en genre et en nombre, accords de participes passés) mais aussi des problèmes de syntaxe et de correction grammaticale, ou un niveau langue insuffisant…De même, trop de candidats n'ont réalisé aucune production graphique, c'est d'autant plus regrettable qu'à l'inverse, celles effectuées étaient mieux reliées au sujet que lors des sessions précédentes (de surcroît il s'agissait des États-Unis, un pays étudié au lycée, familier et pour lequel les publications déjà citées fournissaient de nombreux modèles faciles à reprendre). Ceci explique sans doute une moyenne moins élevée que l'an passé.

Malgré tout, l'ensemble demeure d'un bon niveau qui témoigne de la qualité des préparations, tant du côté des candidats que de leurs professeurs. Certaines copies ont bien défini la notion d'habiter quelle que soit l'approche adoptée (par les auteurs spécialisés ou par simple bon sens et réflexion personnelle), identifié toutes les facettes (pourtant nombreuses) du sujet et présentent des références pertinentes, maîtrisées, aussi bien scientifiques qu'artistiques, sans oublier, fréquemment trois à cinq productions graphiques bien reliées au sujet. Certaines copies témoignent d'ores et déjà de solides compétences en géographie alors que leurs auteurs ne sont que deux ans après le baccalauréat avec un temps imparti plutôt réduit.

En ce qui concerne les plans, tous sont acceptés dès qu'ils sont clairement formulés, cohérents et témoignent d'une démarche géographique. Ceux qui diffèrent de ceux qui auraient pu être préférés par les correcteurs sont valorisés quand ils fonctionnent, tout en proposant un cheminement souvent moins scolaire, plus original. Les plans par échelle spatiale sont rarement pertinents car ils ne permettent pas faire ressortir, d'expliquer, les imbrications d'échelles fréquentes impliquées par des processus/pratiques aussi mondialisés que localisés.

Pour ce sujet, un plan en trois parties pouvait être adopté :

Dans un premier temps, il était possible de présenter les spécificités de l'habiter américain, celui d'une première puissance économique mondiale qui s'inscrit dans des dimensions spatiales continentales avec des formes particulières résultant de pratiques fondées sur l'urbanisation généralisée jusqu'à la métropolisation de rang mondial, soutenues par l'hypermobilité, en particulier automobile, sans oublier les grands espace dits naturels ou ruraux ou le fait que ces habitants ont été de tout temps, en majorité, des immigrants dont les origines ont varié et se sont diversifiées, métissées. Cet habiter a même

été érigé en modèle (American Way of life) et continue souvent de fasciner (American Dream) les migrants qui souhaitent venir y habiter (brain drain ou immigrants moins qualifiés), voire même au-delà d'autres populations à travers le monde. L'organisation administrative et institutionnelle, les violences liées à la législation sur le port des armes à feu pouvaient aussi être évoquées comme des facteurs avec des conséquences sur l'habiter.

Au terme de ce panorama de l'habiter américain, une seconde partie pouvait être consacrée aux processus à l'origine de ces pratiques, sans omettre l'effet en retour de ces territoires sur les Américains et les populations présentes de manière permanente ou non sur le sol américain. C'est aussi ici que les limites ou revers de cet habiter américain pouvaient être mises en évidence, d'un point de vue économique (par exemple la Rust belt et l'affirmation de la un belt), social (inégalités socio-spatiales, exclusions, ségrégation, ghettos, communautés, inégalités ethniques ou genrées, médicales ou culturelles qui peuvent se cumuler et s'inscrire spatialement…) et de plus en plus environnemental (y compris au-delà des frontières américaines du fait d'un habiter souvent excessif en consommation de ressources au sein de ce pays continent), avec pour corollaire l'accroissement des risques naturels et anthropiques, de plus en plus complexes à gérer pour permettre l'habiter de territoires plus fréquemment exposés à des aléas violents, plus vulnérables.

La troisième partie n'appelait pas forcément une typologie, d'ailleurs plutôt complexe à mettre en œuvre à partir de critères clairs de différenciation. Malgré tout, une présentation de cas emblématiques (y compris d'habitants, pas uniquement de territoires habités) était envisageable et/ou une approche régionalisée de l'habiter aux États-Unis. L'ouvrage collectif paru chez Altande proposait d'ailleurs une présentation régionale complète qui pouvait servir de support et inspirer les candidats. Sans succomber à un déterminisme géographique condamnable, l'habiter aux latitudes arctiques de l'Alaska (un cas intéressant à développer et cité dans de nombreuses publications) présente des différences avec l'habiter aux latitudes tropicales d'Hawaï, de même entre les grands espaces dits naturels ou les territoires des métropoles et mégalopoles.

4 – <u>Conseils aux futurs candidats</u>

Il paraît évident d'avoir à l'esprit qu'il s'agit d'une dissertation de géographie qui suppose donc une démarche, des analyses, une mobilisation des notions propres à la matière. Il est bon de se rappeler les cours d'hypokhâgne, de fréquenter régulièrement les dictionnaires de géographie afin de rassembler les définitions, méthodes et grilles qui s'appliqueront à la question au programme et par conséquent aux sujets proposés.

Quoi qu'il en soit, il s'agit de proposer un raisonnement de géographe, de spatialiser le propos, à travers une démonstration claire, structurée et progressive qui fait varier et imbrique les échelles d'observation. Pour tout sujet, il faut placer les hommes et les femmes en société, les acteurs individuels ou collectifs, privés ou publics, humains ou non-humains au cœur de la réflexion.

La dissertation ne peut pas se limiter à des propos descriptifs, généraux et allusifs. Elle doit aboutir à des analyses et des conclusions, illustrées par des exemples concrets, localisés et développés. Les candidats auraient intérêt à travailler ces exemples à partir des cours, de leurs lectures (aussi bien académiques que moins scientifiques et scolaires, en incluant les films, les documentaires…) en choisissant les plus riches, les plus denses, ceux susceptibles d'être utilisés dans quasiment tous les sujets susceptibles d'être proposés, sans oublier un équilibre entre ceux attendus, classiques, presque incontournables et ceux plus originaux, personnels qui permettent de se différencier.

La même démarche peut être appliquée aux productions graphiques qui doivent impérativement être préparées en amont à partir des documents fournis par les préparateurs mais aussi ceux trouvés dans les manuels, articles, publications, articles de presse…Il faut simplement que ces illustrations puissent être mémorisables facilement, reproductibles (au format A5, A4 ou A3 sans la légende structurée qui doit pouvoir être placée en regard – trop souvent les croquis et schémas sont trop petits), utilisables pour de nombreux sujets, en respectant la sémiologie graphique (figurés, couleurs…) et sans omettre l'orientation et une échelle graphique (deux réflexes de géographe) ainsi qu'un titre problématisé qui justifie l'illustration et la rattache au sujet proposé. Le croquis ou la carte doivent impérativement être renseignés : comment les imaginer sans aucun toponyme ? (Ceci est trop fréquemment le cas). Les croquis ou schémas théoriques ne sont pas très utiles, ils doivent être appliqués à un exemple concret (cf. paragraphe précédent et croiser les exemples avec les modèles d'illustrations). Il est préférable de concevoir les productions graphiques avant de rédiger, ce qui permet de mieux les intégrer, tant sur le fond que sur la forme. Ceci offre aussi l'opportunité de les placer dans le texte, ce qui est préférable qu'un placement en annexes, sans le moindre lien avec la dissertation.

Les entrées en matière qui captent l'attention du correcteur sont trop souvent artificielles, « plaquées ». Le plus simple est souvent le plus efficace, il est parfois préférable de rappeler des évidences qui à force de l'être ne le sont plus. Sinon, les références hors discipline (domaines artistiques, actualité…) sont intéressantes mais à condition d'être bien adaptées au sujet proposé. La cuistrerie n'est pas appréciée.